



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Souvenirs de quatre-vingt-... écrits en 1821; ou, La vérité opposée à ...

Casimir de La
Motte de La
Guyomaraïs

1509
1814
55

Library of



Princeton University.

GUSTAVE BORD
COLLECTION

SOUVENIRS

DE

QUATRE-VINGT-TREIZE

ÉCRITS EN 1821

OU

LA VÉRITÉ OPPOSÉE A DES MENSONGES



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE L. PRUD'HOMME

—
1887

SOUVENIRS DE 93

ÉCRITS EN 1821

OU

LA VÉRITÉ OPPOSÉE A DES MENSONGES

PRÉFACE

*Le hasard m'a fait lire le Procès des Conjurés Bretons
« AFFAIRE LA ROYRIE. »*

Ma surprise et mon indignation ont été grandes en voyant que les juges du tribunal criminel révolutionnaire de 93 ne se bornaient pas à faire tomber la tête de leurs victimes, mais qu'ils voulaient encore leur ravir ce qu'elles estimaient plus précieux que la vie, l'honneur.

Les juges de ce tribunal ont fait imprimer, dans leur Bulletin, des réponses comme étant de tel accusé, et qui n'ont jamais été faites par lui.

A la fin de ces Souvenirs, j'en citerai deux pour exemple. Elles sont prêtées à mon grand-père, M. de la Motte de la Guyomaraïs.

Je ferai aussi connaître certains romanciers de nos jours, tenant à honneur d'imiter le Bulletin du tribunal de 93, dans ses mensonges calomnieux.

En faisant paraître les Souvenirs de mon père, mon but est donc de protester, par les faits vrais et authentiques qui y sont relatés, contre les calomnies insérées dans le Bulletin du tribunal de 93 et contre celles de messieurs les Romanciers.

1509
1814
1825

La date de ces Souvenirs, la simplicité du style, les détails qui s'y trouvent prouveront suffisamment au lecteur qu'ils n'étaient pas destinés à la publicité.

Celui qui les écrivait n'avait qu'un but, qu'un désir, être bien compris de ses jeunes lecteurs, qui n'étaient autres que ses enfants, dont l'aîné avait à peine quinze ans.

Mais comme il le dit lui-même en terminant, il tenait, avant tout, à graver dans la mémoire de son fils, le dévouement et la fidélité de ses grands parents et de ses oncles à la cause royale, ainsi que l'ardent amour du marquis de la Royrie, qui, après avoir sacrifié son repos, sa fortune, sa santé, pour délivrer son Roi de la prison, n'ayant pu y réussir, meurt de chagrin en apprenant que les révolutionnaires l'avaient fait monter sur l'échafaud.

Il voulait que ses enfants connussent la vérité sur ce drame sanglant, commencé à la Guyomaraïs le 25 février, et terminé à Paris le 18 juin 1793. Drame dans lequel il fut à la fois spectateur et acteur.

En leur apprenant ces détails douloureux, il leur imposait le devoir de réfuter les faits erronés ou calomnieux qui pourraient entacher la mémoire de leur grand-père, Joseph-Gabriel de la Motte de la Guyomaraïs.

En prouvant, par ces Souvenirs, que le Bulletin du tribunal a menti, j'obéis aux désirs de mon père ; et comme petite-fille et dernière du nom du calomnié, je remplis mon devoir envers mon grand-père, en faisant connaître qu'il n'a jamais mérité ni le ridicule, ni le déshonneur que le Bulletin voulait imprimer à sa mémoire par les réponses qu'il fait en son nom.

M^{de} DE LA GUYOMARAIS.

15 juin 1887.

SOUVENIRS DE 93

ÉCRITS EN 1821

OU

LA VÉRITÉ OPPOSÉE A DES MENSONGES

Armand Charles Tuffin, Marquis de la Royrie, né à Fougères, le 13 avril 1751, était fils de Messire Armand Joseph Jacques Tuffin, Marquis de la Royrie, et de Dame Thérèse de la Bélinaye. Il fut, en 1792, nommé par les princes, frères du Roi, chef de la Conjuration Bretonne. Il avait dans les Côtes-du-Nord plusieurs asiles, un entre autres à la Guyomarais chez Mr et Mme de la Motte.

La Guyomarais est retirée dans les terres, entourée de bois ; à cette époque, le chemin pour y arriver était assez mauvais. Elle est séparée de la forêt de la Hunaudaye par une prairie et un champ, mais pour un proscrit de la Convention, jeune et dispos, comme l'était le Marquis, à la moindre alerte, en trois ou quatre minutes, il eut été dans la Hunaudaye, forêt très mal percée ; mais en 93, elle lui offrait pour refuge des taillis magnifiques, avec des fourrés impénétrables, même à des chasseurs n'ayant pas l'habitude « des gaulis, surtout celle de brosser. »

Le Marquis de la Royrie, sous le nom de Gasselin, venait assez souvent se reposer de ses fatigues à la Guyomarais. Il savait qu'il était sous le toit d'un ami dévoué comme lui à la cause du roi. La Guyomarais n'était pas le lieu de rendez-vous des Conjurés. Le Marquis n'y passait jamais plus de deux jours de suite. Le 17 ou 18 janvier 93, par une sombre et pluvieuse soirée, le Marquis de la Royrie, Loisel, son secrétaire, Saint-Pierre, son domestique, arrivèrent à la Guyomarais.

Le Marquis était mouillé, couvert de boue, tout meurtri ; son cheval s'était abattu ; il avait roulé avec lui dans un fossé plein d'eau.

Le lendemain, il se plaint d'un grand mal de tête, d'un point de côté. Les médecins, Taburel, de Lamballe, Masson, de Saint-Servan, Morel, chirurgien à Plancoët, appelés près de lui, reconnaissent une fluxion de poitrine. Cependant leurs soins et ceux d'une amitié dévouée semblaient avoir arrêté la gravité de la maladie.

Le Marquis de la Royrie avait fait la connaissance, à Paris, d'un médecin nommé La Touche-Cheftel, breton des environs de Fougères, ayant des parents habitant Saint-Malo. La Touche-Cheftel avait donné des soins, à Paris, au Marquis qui, à son tour, lui amena une belle et riche clientèle. Ce médecin avait à Paris une vie de luxe et de plaisirs ; pour la soutenir il lui fallait beaucoup d'or. Cet homme, sans foi ni honneur, a prouvé qu'il ne reculait devant rien pour s'en procurer. Il vint en 1792 à Saint-Malo, chez ses parents, et retrouva le Marquis en Bretagne. Cheftel, souple, faux, rusé, sut s'emparer de sa confiance, et pour mieux le tromper et connaître ses secrets, Cheftel s'engagea sous ses ordres. Le Marquis, cœur loyal et incapable de tromper, vit ~~en lui~~ un ami dévoué, là où il n'y avait qu'un traître ! M. de la Royrie présenta Cheftel à M. Désilles, caissier de la Conjuración, comme étant son ami, et faisant partie des Conjurés Bretons. Il le présenta même dans une de leurs assemblées et lui confia parfois des missions pour les princes et pour leurs représentants.

Lorsque Cheftel eut appris les principaux asiles du Marquis, le nom des Conjurés des Côtes-du-Nord, il partit pour Paris. Il va trouver Danton, ministre de la Convention, et, pour de l'or, il lui livre les asiles du Marquis, les noms des Conjurés qu'il connaît ; il s'engage même à livrer celui qu'il appelle son ami ! Il revint en Bretagne pour mieux le surveiller.

À la demande de M^{me} de La Guyomarais, Cheftel n'accompagnait jamais le Marquis lorsqu'il venait à la Guyomarais. Cheftel n'en savait pas moins que c'était l'endroit où il se refusait le plus souvent. Il sut en prévenir la police.

Le 24 janvier, M. de La Guyomais, voyant un mieux chez le Marquis, descendit, il vint rejoindre sa femme et la plus jeune de ses filles qui étaient dans un salon dont la fenêtre ouvre sur le jardin. Il pouvait être huit heures du soir.

Peu d'instants après l'arrivée au salon de M. de La Guyomais, une voix étrangère fait entendre, près de la fenêtre, ces mots dits assez haut, pour être entendus de la chambre occupée par le Marquis, dont l'ouverture est aussi sur le jardin. « Si vous avez quelque chose à cacher, pressez-vous, une fouille sera faite cette nuit (1). »

Le Marquis, ayant entendu l'avertissement, demande M. de La Guyomais, et lui dit : — Vous venez, mon ami, d'entendre mon arrêt de mort, le vôtre, et peut-être celui de votre famille, si l'on me trouve chez vous. Faites-moi transporter dans la forêt, dans une hutte abandonnée par les charbonniers. — Mais ce serait vous tuer, dit M. de La Guyomais. — Alors, reprit le Marquis, quittez votre maison, afin que l'on n'y trouve que moi ! — Pensez-vous, Marquis, que j'abandonnerai un ami malade ? — Votre dévouement, mon cher Guyomais, est sublime ! Puisse-t-il n'être pas la cause de votre perte. Qu'allez-vous faire ? — Je vais vous faire transporter chez de braves et honnêtes fermiers que je connais, vous y passerez la nuit, après la fouille, au cas où elle soit faite, on vous rapportera ici ; ce voyage ne sera que de quelques minutes, et j'espère qu'il ne vous fatiguera pas par trop. — Le Marquis fut transporté à la ferme de la Gourhandais, chez les époux Pierre Lemasson, couché dans un de ces lits de ferme bretonne, carré, tout en bois, touchant presque au plafond, n'ayant qu'une petite ouverture se fermant avec des volets mobiles. La fermière s'installa sa garde-malade.

Les Patriotes de Lamballe arrivèrent entre quatre et cinq heures du matin à la Guyomais ; la fouille n'ayant produit

(1) La famille de La Guyomais a pensé que c'était un vieux gendarme, habitant Saint-Denoual, qui, reconnaissant d'un service que M. de La Guyomais lui avait rendu, voulait à son tour lui témoigner sa reconnaissance. — C. de La Guyomais.

rien de suspect, ils continuèrent leur route sur Plancoët. sachant que de ce côté le Marquis y avait aussi des amis. La ferme où avait été transporté M. de la Royrie, étant située sur leur chemin, voulant boire et fumer, ils y entrent. La fermière, en les voyant dans la cour fut, comme elle le dit après, inspirée par le bon Dieu ; elle prend son chapelet, se met à genoux sur un banc très élevé, à l'ouverture du lit, elle s'y penche, empêchant ainsi le jour d'y entrer ; elle prévient le Marquis de ne pas dire un mot ni faire un mouvement. La fatigue du voyage, surtout le peu d'air que le Marquis respirait dans ce lit, avaient augmenté la pâleur de son visage. Les patriotes demandent à boire et du feu pour allumer leurs pipes. La fermière, sans changer de position, dit au chef de la bande. Allez dans la cuisine, ma fille y est, dites lui de venir me parler, je ne puis quitter mon pauvre frère Jacques, il est à mourir, il ne parle plus, il est si pâle que l'on dirait qu'il est mort.

Après le départ des patriotes, le Marquis de la Royrie fut rapporté à la Guyomerais (1).

MM. Georges de Fontevieux, le major Chafner (américain), amis dévoués l'un et l'autre du Marquis, et servant sous ses ordres, arrivèrent à la Guyomerais le soir du 26 janvier ; ils voulaient savoir où ils pourraient trouver leur chef.

Fontevieux était chargé, par les princes, d'une mission de confiance pour le Marquis ; le major revenait d'Angleterre pour lui faire une communication. M. de La Guyomerais apprend à ces Messieurs la maladie du Marquis, l'espoir que conservent les médecins de le sauver, si rien ne vient compliquer la fluxion de poitrine. Il leur fait part de la fouille qui a été faite à la Guyomerais, ne comprenant pas, dit-il, ce qui a pu donner l'éveil à la police.

(1) C'est lui-même qui raconta ce fait à M. de La Guyomerais : J'ai admiré, disait-il, le sang-froid de cette femme qui m'a sauvé de la guilotine ; mais je me sentais mourir, faute de pouvoir respirer dans ce lit, je n'ai jamais autant souffert. — C. de La Guyomerais.

Il y a 6 à 7 ans que ce fait m'était répété par la petite-fille de cette fermière. — M^{de} de La Guyomerais.

Le major Chafner dit alors qu'il revenait d'Angleterre, pour apprendre au Marquis que l'on savait à Londres qu'il se réfugiait souvent dans une maison, près d'une forêt, non loin de Lamballe, et qu'il paraissait qu'il y avait parmi les Conjurés un traître. Ces Messieurs convinrent qu'il fallait attendre la guérison du Marquis, pour lui faire part de ces derniers faits.

La mort du roi était connue depuis deux ou trois jours de M. de La Guyomaraïs. Redoutant pour le Marquis l'impression qu'il en éprouverait, surtout dans l'état où il était, sous prétexte que, de lire ou entendre lire, fatiguerait le malade, M. de La Guyomaraïs s'était chargé, chaque fois que la *Gazette* arriverait, de lui rendre compte des faits politiques. Le 27 janvier, dans l'après-midi, le journal fut, comme d'habitude, porté dans la chambre du Marquis.

MM. de La Guyomaraïs, de Fontevieux et le major Chafner, ne s'y trouvaient pas pour le moment. Le Marquis étant toujours occupé du roi et des moyens de le délivrer, dit à son domestique de lui lire le journal. Vit-il une impression sur le visage de cet homme, on ne l'a jamais su. Va me chercher à boire, lui dit-il, à ton retour tu liras.

Saint-Pierre oublie que M. de La Guyomaraïs lui a recommandé, qu'en son absence, il ne doit jamais laisser la *Gazette* à la portée de son maître ; il pose le journal sur la table de nuit et descend.

Le Marquis prend la *Gazette*, il y voit des détails sur la mort du roi ; une fièvre cérébrale, un délire effrayant se déclarent à l'instant. Il demandait son cheval, ses armes, disant que le roi l'appelait à son secours ; il poussait des cris de rage et de douleur ; il fallait le maintenir de force dans son lit. Tous les remèdes furent employés, rien ne parvint à arrêter les progrès de la maladie.

Le Marquis de la Royrie mourut dans la nuit du 29 au 30 janvier 1793, à 4 heures du matin, âgé de 42 ans, après onze jours de maladie. Le procès-verbal de sa mort fut signé par MM. de La Guyomaraïs, le major Chafner, de Fontevieux, qui avaient tenu à assister aux derniers moments de leur général,

et à lui rendre les derniers devoirs. Un des médecins signa aussi le procès-verbal.

Dans la crainte d'une nouvelle fouille, il fallut s'occuper de faire disparaître le corps du Marquis ; il était aussi compromettant mort, que s'il avait été vivant ; on parla de l'enterrer dans la forêt. Dans ce moment il y avait des gendarmes au bourg de Saint-Denoual, ce qui empêcha de le porter au cimetière.

M. de La Guyomerais fit observer que les loups étaient nombreux dans la Hunaudaye et qu'ils pourraient déterrer le corps du Marquis. Il avait aussi l'espoir, qu'en des temps meilleurs, il pourrait faire rapporter les restes de son ami à Saint-Denoual, dans l'enfeu de la famille.

Il décida qu'il serait enterré dans un petit bois taillis, qui n'est séparé du jardin de la Guyomerais que par une large douve et une allée plantée de hêtres. Pour reconnaître plus facilement l'endroit du dépôt qu'il fallait confier à la terre, il le choisit lui-même.

Par un singulier hasard, dans ce taillis se trouvaient, et s'y trouvent encore, quatre chênes de haute futaie⁽⁺⁾, placés ~~en carré~~, assez près les uns des autres, pour former un dôme, et ce fut sous cette voûte de verdure que la tombe du Marquis fut creusée. Le corps y fut déposé dans la nuit du 30 au 31 janvier 1793, vers les 10 ou 11 heures du soir, au milieu de chaux vive, pour en hâter la destruction.

Au moment de la mort du Marquis de la Royrie, M. de La Guyomerais n'avait près de lui que son plus jeune fils Casimir, son précepteur, M. Thébaut La Chauvinais, son cocher Julien David, depuis peu de temps à son service, et François Perrin, son jardinier, dans lequel il avait confiance.

Craignant que son jeune fils ou son cocher ne fussent indiscrets, ce fut Perrin qu'il chargea d'aider M. Thébaut à creuser la tombe du Marquis. Pour Saint-Pierre il était si désolé de la mort de son maître, disant que c'était lui qui l'avait tué, qu'il était incapable de rien faire.

Avant sa maladie, le Marquis avait donné à Chestel une mission pour un représentant des princes en Angleterre. Chestel

(+) ces chênes n'existent plus mais, leurs souches sont encore parfaitement visibles. Afin qu'on puisse toujours reconnaître la sépulture du M^{rs}, il a été élevé sur l'emplacement un petit rocher surmonté d'une croix. N^o 9.

revint par Paris afin de rendre compte à la Convention de la mission dont il avait été chargé, et de la réponse qu'il apportait au Marquis. A son retour en Bretagne, Cheftel ne savait où trouver M. de la Royrie.

N'osant se présenter à la Guyomaraïs, il va à la Fosse-Ingant (1) chez M. Désilles, qui voyait en Cheftel un Conjuré et un ami du Marquis. Ce fut donc sans aucune défiance qu'il répond à sa demande : où est le Marquis ? — Mais il est mort ! Ne le saviez-vous pas ? — Mort ! répétait Cheftel d'un air consterné, mais, où est-il mort ? — A la Guyomaraïs, dit M. Désilles.

Cheftel aperçoit alors Saint-Pierre, qui venait de remettre à M. Désilles, de la part de M. de La Guyomaraïs, les papiers que le Marquis portait toujours sur lui, et qui concernaient la Conjuración ; car, après la mort du Marquis de la Royrie, Fontevieux et le major Chafner avaient quitté la Guyomaraïs. Georges de Fontevieux pour aller apprendre aux princes la mort du Marquis, le major pour en prévenir les Conjurés.

Loisel, le secrétaire du Marquis, avait aussi quitté la Guyomaraïs, il n'y restait plus que Saint-Pierre, qui fut bien connu de M. Désilles. Ce fut donc à lui que M. de La Guyomaraïs confia l'argent et les papiers laissés par son maître, en lui disant de lui en rapporter un reçu. A son retour, Saint-Pierre répéta à M. de La Guyomaraïs la conversation de M. Désilles avec Cheftel, ajoutant que ce dernier avait voulu savoir tous les détails de la maladie de son pauvre ami, quelles étaient les personnes qui l'avaient soigné, celles présentes à sa mort, qui avaient creusé la tombe, et où cette tombe avait été placée. J'ai répondu à toutes ces questions, non pour la tombe, je ne sais pas où elle est (je ne veux pas même le savoir). M. Cheftel a eu l'air content lorsque j'ai dit que c'était M. La Chauvinais et Perrin qui l'avaient creusée. Alors, a-t-il dit, nous pouvons être tranquilles, la Convention ne saura pas où notre chef et ami est mort, car M. Thébaut ni Perrin ne nous trahiront pas.

(1) La Fosse-Ingant est dans la commune de Saint-Coulom, près de Saint-Malo. — M^{de} de La Guyomaraïs.

J'ai dit, non pour M. La Chauvinais, mais Monsieur, je ne puis m'empêcher de vous dire aussi à vous, que si on faisait boire Perrin, j'aurais peur qu'il ne dit tout ce qu'il sait.

En entendant toutes les questions faites par Chestel à Saint-Pierre, M. de La Guyomerais n'en eut pas plus de défiance que M. Désilles qui les entendait adresser au domestique. Chestel, cet infâme traître, ayant eu l'espoir de livrer à la Convention le Marquis vivant, voyant son projet échouer, en fut désolé : cet air triste et malheureux trompa M. Désilles et Saint-Pierre.

Ces renseignements obtenus, Chestel s'empressa de les faire connaître à la Convention, qui montra que, vivant ou mort, elle tenait à découvrir le Marquis.

Le 25 février 1793, les commissaires de la Convention, Lalligant-Morillon Barthe, son collègue, accompagnés du Juge de paix de Plédéliac, du district et des gendarmes de Lamballe, de volontaires et patriotes de cette ville et du maire de Saint-Denoual, arrivèrent à la Guyomerais au petit jour. Mr, Mme de La Guyomerais, leur jeune fille Agathe, leurs deux fils Amaury et Casimir, M. Thébaut La Chauvinais, précepteur de Casimir, sont arrêtés. Julien David, cocher, François Perrin, jardinier, le sont aussi. Maîtres et domestiques sont interrogés, pressés de questions, menacés, tous refusent d'avouer avoir vu le Marquis de la Royrie à la Guyomerais et qu'il y soit mort.

Le 26, voyant que l'on n'obtenait rien, le commissaire Barthe demande du vin et de l'eau-de-vie, il fait boire Perrin et lui montre une bourse remplie d'or. Il lui promet en plus cent louis. s'il veut les conduire sur la tombe de M. de la Royrie, et, nouveau Judas, Perrin vend pour de l'or le secret de son maître et le livre à l'échafaud !

Après avoir enivré Perrin et fait briller de l'or à ses yeux, celui-ci conduisit les commissaires avec une partie de leur escorte sur la tombe du Marquis de la Royrie, elle fut ouverte ! La chaux, dont le corps avait été couvert, n'avait fait aucun effet ; la figure du Marquis était parfaitement reconnaissable, sa barbe et ses cheveux n'avaient pas changé. Le commissaire Lalligant-

Morillon fait couper la tête du Marquis, les patriotes de Lamballe la mettent au bout d'une baïonnette. Fiers de ce triste trophée, ils arrivent dans le salon où la famille de La Guyomarais est gardée à vue. Ils font rouler la tête du Marquis aux pieds de Mme de La Guyomarais, en lui disant : tiens, citoyenne, nie maintenant que ce n'est pas la tête du ci-devant Marquis de la Royrie ! — Il n'y a plus à nier, dit M. de La Guyomarais, je la reconnais cette noble tête, qui si longtemps vous a tous fait trembler. Vous n'êtes que des lâches ! des monstres ! L'action que vous venez de faire le prouve assez.

Avant d'emmener leurs prisonniers, les commissaires, sachant, par un volontaire, frère et ami, que M. et Mme de La Guyomarais avaient une soixantaine de couverts en argent, voulurent les emporter avec eux. La maison fut fouillée, livrée au pillage ; meubles, linge, etc., etc., tout fut chargé dans des charettes et conduit à Lamballe, pour être vendu sur la place quelques jours après. L'argenterie ne se trouvait pas ; la fouille allait être abandonnée. Le volontaire qui avait annoncé l'argenterie prend le fusil d'un gendarme, donne un grand coup de crosse dans le fond d'une armoire d'attache, en disant : si on veut trouver, c'est ainsi que l'on cherche. On entendit un son argentin.

Les patriotes de Lamballe jetèrent la tête du Marquis de la Royrie dans un carré du jardin. Mlles de La Guyomarais, n'ayant pas été emmenées avec leurs parents à Paris, une nuit, aidées d'un domestique, soulevèrent une dalle sous l'autel de la chapelle de la Guyomarais, la tête du Marquis fut mise dessous.

A leur retour à la Guyomarais, depuis des années, la chapelle était en ruines, elles firent des recherches sous les décombres, elles ne retrouvèrent plus la tête du Marquis (1).

Mr, Mme de La Guyomarais, leurs deux fils Amaury et Casimir, M. Thébaut, Julien David, Perrin, le dénonciateur, sont

(1) En nivelant, en 1877, l'endroit où avait été cette chapelle, la tête entière du Marquis de la Royrie fut retrouvée. En l'enlevant de la terre, elle tomba en cendres, il n'en resta qu'un petit fragment de l'os frontal, qui est conservé. ² M^{de} de La Guyomarais.

*qui vient d'être remis au comte de La Royrie
par son fils de La Royrie*

N^o 2 - 8

conduits à Lamballe. M^{me} de La Guyomarais dans une charette, ces Messieurs enchaînés. Leurs chevaux et voitures menaient à Lamballe les braves patriotes.

De Rennes à Paris le voyage se fit dans des chariots ; ils furent conduits à l'Abbaye. Après plus de trois mois de captivité, Mr, M^{me} de La Guyomarais, M. Thébaut La Chauvinais, furent jugés, condamnés, exécutés, le 18 juin 1793, avec les autres Conjurés Bretons, victimes eux aussi de l'infâme traître Cheftel. M. et M^{me} de La Guyomarais et leurs amis montèrent à l'échafaud au cri de « vive le roi. »

Amaury et son frère, Casimir de La Guyomarais, furent jugés après leurs parents. Amaury fut acquitté comme n'étant pas complice de ses parents. Il n'était pas à la Guyomarais pendant la maladie ni à la mort du Marquis (1).

Casimir, qui dans son interrogatoire avait nié énergiquement avoir vu le Marquis chez son père, sur six voix, il en eut trois pour la mort.

Mais, pour être guillotiné, il fallait avoir 16 ans, le district de Lamballe mit âgé de 15 ans et demi (2). Malgré l'acquittement des deux frères, par le tribunal révolutionnaire, ils furent mis à la prison de Sainte-Pélagie. Amaury y passa peu de temps, il fut incorporé dans le 15^e régiment de chasseurs à cheval. Casimir ne fut mis en liberté que le 23 décembre 1793 ; lui aussi fut incorporé dans le 15^e chasseurs, cantonné sur les bords de la Loire.

Les deux frères convinrent que la première fois qu'ils iraient tous deux baigner leurs chevaux, ils les feraient traverser le fleuve ; qu'ils iraient dans la Vendée rejoindre l'armée de Charette. Amaury, plus âgé de cinq ans que Casimir, habitué chez son père à monter à cheval, parvint un jour à mettre le sien à la nage et à gagner l'autre rive. Il fut dans la Vendée, s'engagea dans l'ar-

(1) Cheftel et Perrin ignoraient que sous le prétexte de faire des visites aux amis et voisins de son père, Amaury leur portait des messages du Marquis. — C. de La Guyomarais.

(2) Ce ne fut qu'à l'époque de son mariage, avec M^{lle} de La Goublaye de Nantois, qu'il sut qu'il était né le 11 juin 1776, et qu'au moment de son jugement, il avait 17 ans passés. — C. de La Guyomarais.

mée du général de Charette, où il fut tué dans une des premières batailles, peu de mois après son arrivée. Malgré les efforts de Casimir pour mettre son cheval à la nage il ne put y parvenir (1).

M. et M^{me} de La Guyomerais avaient trois autres fils et deux filles. L'aîné de tous, Joseph, était lieutenant de vaisseau ; il émigra en 1791 ; il était lieutenant dans le régiment d'Hector. Il faisait partie du débarquement des émigrés à Quiberon, et, comme tant d'autres, il y fut fusillé.

Le second, Edouard, était enseigne de vaisseau ; lui aussi émigra, il servait à l'armée des princes, il est chevalier de Saint-Louis. Il a épousé M^{lle} Victoire de Bertho.

Le quatrième, Félix, avait été nommé page de la maison du prince de Condé ; il n'eut pas le temps d'y entrer ; il émigra, s'engagea dans Loyal émigrant, et mourut à Nieuport.

L'aînée des filles a épousé M. Coupé des Essarts ; la seconde est mariée à M. Joseph de La Motterouge, capitaine dans la Garde royale.

Georges de Fontevieux n'était pas en France au moment de l'arrestation des Conjurés Bretons. C'était une victime de moins pour Cheftel ; mais l'infâme traître sut y rappeler le loyal jeune homme, et le livra ensuite à l'échafaud.

Perrin, le dénonciateur de ses maîtres, ne fut pas remis en liberté, il fut emprisonné à la Force, et ne reçut pas les cent louis, prix du sang de M. et de M^{me} de La Guyomerais. Furieux, il organisa une révolte parmi les détenus. Quelques mois après ses victimes il fut guillotiné.

(1) Le 28 janvier 1795, Casimir passa aux chouans, dans le Morbihan, avec 7 chasseurs. Il servait comme lieutenant, sous les ordres du C^{te} de Silz. Il revint dans les Côtes-du-Nord, comme capitaine, sous les ordres de M. de Boishardy. Après la mort de ce chef, il fut nommé chef de Canton, sous les ordres de M. La Roche-le-Veneur, où il servit jusqu'à la reddition. Il fut arrêté le 28 mai 1797, conduit au château de Brest ; en 1799, il vint rejoindre M. le Vicomte, commandant par intérim la légion royaliste de Lamballe. En 1815, il fut nommé chef de bataillon dans la même légion, sous les ordres de M. de Courson ; en 1818, le roi le nomma Chevalier de la Légion d'honneur, pour prendre rang dans l'ordre à compter du 20 février 1816. — M^{do} de La Guyomerais.

Julien David fut acquitté par le tribunal révolutionnaire ; il habite la Bretagne. Les enfants de M. et de Mme de La Guyomarais n'oublient pas que les menaces et offres d'argent pour le faire dénoncer leur père et leur mère, échouèrent contre l'honnêteté du bon serviteur. Lui non plus n'a pas oublié ce douloureux drame de la Guyomarais.

Les quelques mois que j'ai passés avec Amaury de La Guyomarais, mon frère, m'ont appris des détails que je ne connaissais pas sur le Marquis de la Royrie, et son indigne dénonciateur, Cheftel, ce traître qui a livré à l'échafaud tant de nobles têtes bretonnes !

Amaury avait près de 22 ans, il faisait partie des Conjurés. Il ne paraissait pas encore dans leurs assemblées, mais le Marquis de la Royrie l'employait pour ses correspondances avec les Conjurés des côtés de Hénou, Quessouët, et des environs de Plancoët. Bientôt il devait partager, avec Georges de Fontevieux, le titre de courrier du Marquis. C'est donc ses souvenirs et les miens que je viens d'écrire. Je veux que mon fils n'oublie jamais le dévouement de ses grands parents, celui de ses oncles, ainsi que leur fidélité à la cause de leur roi et princes légitimes. J'ai tenu à lui faire connaître la vérité sur cette page de 93, afin que si un jour on voulait la ternir, mes enfants soient à même de relever les erreurs et les calomnies entachant la mémoire de leur grand-père.

La Guyomarais, le 19 Août 1821.

CASIMIR DE LA MOTTE DE LA GUYOMARAIS.

NOTES RECTIFICATIVES

Par M^{lle} M. de La G.

Si mon frère vivait encore, il remplirait bien mieux que moi les désirs de mon père. Cependant je vais essayer de le remplacer.

Le lecteur connaît maintenant la vérité sur les faits qui se sont passés chez M. et M^{me} de La Guyomerais pendant la maladie, la mort du Marquis de la Royrie, et lors de son exhumation.

— Il va pouvoir juger les réponses du Bulletin.

Ce Bulletin du tribunal révolutionnaire fait dire à mon grand-père, qu'il n'a jamais entendu parler du Marquis de la Royrie. Que l'étranger qui est mort chez lui était un négociant qui lui fut présenté sous le nom de Gasselin ; tant qu'au Marquis de la Royrie, il ne l'a jamais vu, ni connu !

~~Est-ce que~~ le 26 février, après que le commissaire de la Convention, Lalligant-Morillon, eut fait couper la tête d'un mort, enterré depuis trois semaines, pour la faire jeter aux pieds de ma grand'mère, en la voyant, mon grand-père dit-il qu'il ne reconnaissait pas la tête de son ami ? — Non !

On vient de lire qu'immédiatement il répondit aux commissaires de la Convention, devant la force armée, tous les patriotes, et les volontaires qui avaient envahi son salon. « Je la reconnais cette noble tête qui vous a tous fait trembler si longtemps. Vous n'êtes que des lâches ! des monstres ! L'action que vous venez de faire le prouve assez. »

Il est permis de croire que cette flétrissure, si bien méritée, et jetée par la victime à la face de ces monstres, leur fit craindre la réprobation et le dégoût même des leurs.

Voici l'acte d'accusation et le jugement de ma famille. « Les interrogatoires n'en font pas partie. » Dans son acte d'accusation, Fouquier Tinville se borne à dire « que l'état de putréfaction ou se trouvait le cadavre de La Rouerie n'a pas permis de constater la cause de sa mort. »

Si Fouquier Tinville savait que son commissaire avait fait couper la tête de ce cadavre, pour la faire rouler aux pieds d'une femme, il n'a pas osé le dire, même devant le public de ce tribunal de sang et d'infamies, dans la crainte peut-être d'y entendre pousser des cris d'horreurs.

Tant qu'aux auteurs de cet acte odieux et sans précédent, ils n'ont pas même eu le courage de leur œuvre, car après avoir constaté dans le procès-verbal de l'exhumation du Marquis de la Royrie (1), qu'à la réquisition de Lalligant-Morillon, sa tête fut coupée, ils n'osent pas ajouter : pour être portée dans le salon de la Guyomarais, ou toute la famille y est gardée à vue, afin d'avoir le plaisir de faire rouler cette tête aux pieds de M^{me} de La Guyomarais.

Ils n'ont pas même dit ce qu'ils en avaient fait. Ils n'ont su faire qu'un mensonge en disant, « qu'après l'exhumation du cadavre de La Rouerie, ils ont appelé les sieurs et dames de La Guyomarais pour le reconnaître. » Ils ont menti !

J'ai bien connu deux témoins qui, comme mon père, virent les patriotes apportant au bout d'une baïonnette, dans le salon de la Guyomarais, la tête du Marquis de la Royrie ; puis, cette tête être roulée par eux aux pieds de ma grand'mère.

Le premier de ces témoins était M^{lle} Renée Minet de la Villepai, habitant le Vaumadeuc. Elle était venue faire une visite à La Guyomarais ; elle fut arrêtée avec ma famille ; elle subit même un interrogatoire ; le second témoin était l'honnête Julien David. Je puis dire que ni l'un ni l'autre n'avaient oublié cette horrible scène !

Voici encore une réponse faite au nom de mon grand-père, imprimée dans le Bulletin du tribunal de 93.

(1) Ce procès-verbal est sous mes yeux. — M^{de} de la G.

Cette fois, le Bulletin lui fait dire que, s'il avait su que c'était le Marquis de la Royrie qu'il recevait chez lui, sous le nom de Gasselin, il l'eût mis à la porte !

Je crois que les Souvenirs que l'on vient de lire prouvent assez la noblesse de caractère de mon grand-père, et qu'ils laissent voir trop de preuves de l'amitié et du dévouement sans borne qu'il avait voué au Marquis pour que l'on puisse dire d'eux : ils sont la négation absolue et le démenti formel des réponses du Bulletin du tribunal criminel révolutionnaire de 93.

Pour justifier François Perrin d'avoir livré ses maîtres à l'échafaud, l'auteur du *Sans-Culotte Breton*, peut-être dernier breton, prétend qu'il voulait se venger de M. de La Guyomaraïs, qui faisait la cour à sa femme ! — Perrin n'était pas marié !! (1)

L'auteur de *Saturnin Fichet*, dit que M. et Mme de La Guyomaraïs habitaient leur hôtel à Rennes, pendant que le Marquis de la Royrie était malade et mourait à la Guyomaraïs ; il peuple cette maison de noms qui (excepté ceux de la Royrie et de Fontevieux), n'y ont jamais parus.

Il est triste de voir qu'en France on ne respecte rien, ni l'honneur, ni la mémoire des morts, pas même la vérité sur des faits historiques.

Je dois signaler deux erreurs qui ont été imprimées au sujet du Marquis de la Royrie.

En 1837 ou 1839, M. Théodore Muret, auteur des *Guerres de l'Ouest, Vendée et Chouannerie*, vint demander à M. Casimir de La Guyomaraïs (mon père), des renseignements sur la maladie et la mort de M. de la Royrie, et aussi sur l'arrestation de la famille de La Guyomaraïs ; il lui furent donnés. Mais il paraît qu'il n'en a pas tenu un compte exact, car il dit dans cet ouvrage que les patriotes de Lamballe emportèrent la tête du Marquis ; que de là elle fut envoyée à la Société populaire de Rennes.

J'ai prouvé le contraire dans une note insérée dans les *Souvenirs de mon père*.

L'auteur de la *Vendée militaire* a été trompé. Mademoiselle

(1) cette calomnie se trouve encore au tome XX de la revue des deux mondes sous ce titre : *La révolution en Bretagne*.

M^{de} de La Guyomaraïs

de Moëllien n'était pas à la Guyomarais pendant la maladie, ni à la mort de son cousin, le Marquis de la Royrie. Elle n'est même jamais venue.

Le Marquis n'a pas demandé à être enterré sous un cerisier, ni que ses papiers fussent mis dans sa tombe ; on a lu qu'ils furent envoyés chez le caissier de la Conjuración, M. Désilles ; et ce fut encore le traître Cheftel, qui, ayant vu cacher l'argent et les papiers, se fit arrêter avec la famille Désilles, afin de dire aux commissaires de la Convention l'endroit où ils avaient été mis.

Procès-verbal de la mort du Marquis de la Royrie.

Nous, soussignés, Joseph de La Motte de La Guyomarais, Georges de Fontévieux, Chafner, major américain, Masson médecin, certifions qu'Armand-Charles Tuffin, M^{rs} de la Royrie, est mort à La Guyomarais, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1793, à quatre heures du matin, âgé de 42 ans.

Le trente, vers les dix à onze heures du soir, son corps a été déposé dans le petit bois « vieux sémis », en face le jardin de la Guyomarais.

Pour reconnaître l'endroit, il est placé au milieu de quatre chênes. En face, sur le fossé, on a planté un houx afin de pouvoir un jour transporter ses restes dans l'enfeu de la famille de La Guyomarais ou ailleurs.

La Guyomarais, le trente-et-un janvier 1793.

JOSEPH DE LA GUYOMARAIS, GEORGES DE FONTÉVIEUX,
CHAFNER, MASSON Médecin.

Ce procès-verbal fut retrouvé en 1835, il avait été mis dans une bouteille, au pied d'un chêne, sur la lisière de la forêt. L'humidité avait pénétré dans la bouteille et avait avarié le papier ainsi que l'écriture ; cependant, à quelques lettres près, on put le copier. — M^{de} de La Guyomarais.

(+) du quatrième

(10) Le bulletin du tribunal porte : que des
choux ont été plantés sur la tombe
du Marquis !!!

16^o 9.

GÉNÉALOGIE

De La Motte, de La Guyomarais, est un ramage de la maison de Broons. La Chambre de Rennes en 1669 reconnut que les armoiries de *cette Branche* étaient d'azur au fretté d'argent de six pièces. Elle descend en ligne directe d'écuyer Guillaume de La Motte, « Seigneur de La Gueurine, Guérine, ou Guérinière), employé le premier sous la paroisse de Trémeur dans la réformation des nobles de l'évêché de Saint-Malo, en 1444.

D'après les archives de la noblesse de France, ce Guillaume, vivant en 1444, était fils d'autre Guillaume qui avait épousé en 1396 Isabelle du Chastellier, de la maison d'Eréac.

Suivant La Chainais des Bois, *Dict. de la noblesse*, t. X, p. 531, Guillaume de La Motte, marié à Isabelle du Chastellier en 1396, était en 1413, chef d'une compagnie de deux chevaliers bacheliers, et huit écuyers. — De 1420 à 1425, chambellan du duc, — en 1423, garde et capitaine de Saint-Malo. — En 1425, chef d'une compagnie d'un chevalier, et de vingt-et-un écuyers.

Guillaume de La Motte, S^{sr} de la Guérine en 1444, n'eut qu'un fils, Jehan de La Motte, S^{sr} de la Gueurine en 1467. — Ce Jehan fut marié deux fois. De son premier mariage il eut deux fils, François, S^{sr} de La Gueurine en 1483; Robert, dominicain, vivant en 1477. — De son second mariage avec Thiphaine ou Stéphane du Bois, il n'eut qu'un fils, Mathurin ou Mathelin de La Motte, S^{sr} des Portes Menusbois, qui épousa Jeanne Galesnel, dame de Launay Galesnel, en Plorec. — C'est ce Mathurin de La Motte qui est l'auteur des La Motte, S^{sr} de Launay Galesnel des Hautières, de La Villeguéméneuc, de La Ville Es-comte et de La Guyomarais, « qui ne font en ligne directe qu'une seule et même branche. » En 1758, Joseph Amaury de La Motte, S^{sr} de La Ville Es-comte, fut un volontaire de la bataille de Saint-Cast.

Lors de la réformation de la noblesse, le 19 août 1669, cette

branche avait neuf générations, portant le titre d'écuyer. La Chambre autorisa la descendance légitime du neuvième écuyer (Joseph-Jean de La Motte, S^{er} de La Ville Es-comte, âgé de 7 ans), à prendre et porter ce titre d'écuyer et dit que les armoiries du mineur seront timbrées de sa qualité. Et sur le rapport de M. de La Bourdonnais, elle déclara cet enfant noble et issu d'ancienne extraction noble ; quoique plusieurs armoriaux ne déclarent cette branche, que d'extraction seulement ; ils se trompent. J'ai sous les yeux la déclaration de la Chambre sur parchemin.

Il paraîtrait que François de La Motte, S^{er} de La Gueurine, en 1483, fils aîné de Jehan de La Motte ne laissa pas d'héritier de son nom, mais une fille qui aurait épousé un M. de Plumaugat. On voit écuyer Claude du Rufflai, S^{er} de La Cornillaire, épouse d^{lle} de Plumaugat, dame de La Guérinière, ou Guérine.

Ce Claude du Rufflai, S^{er} de La Cornillaire et de La Guérine « il en prend le nom » donna et délivra, vers la fin de 1500. Aux descendants de Mathurin de La Motte, frère puîné de François, la copie du partage fait entre les deux frères, en 1497. Le S^{er} du Rufflai la signa avec deux notaires et certifia qu'elle était conforme à l'original.

Principales alliances de cette branche : du Bois, de Galesnel, de La Bouère, Bonnier, Chartier, de Gouyon, Le Camus, Le Fébure, Langlois de Prémorvan, de Trémereuc, du Rocher, Le Fruglais de La Guyomarais, Micault de Mainville, de Bertho, de La Goublaye de Nantois, Coupé des Essarts, de La Motterouge de Bellevue, de Trédern.

Alliés aux de La Boissière, de Trécesson, de Bois-Adam, de Guitton, de France, de Kernier, de Busnel, de Montorien, de Chateaubriant, Collet, Martin de Montaudry, de Brégérac, de Kerrangale, des Cognets, de La Choux, de Bouan, des Nos, etc.

Princeton University Library



32101 071838633

